

---

---

## ESSAI

sur

### LES CHANTS POPULAIRES DE L'AUXERROIS.

---

NOELS, CANTIQUES, COMPLAINTES, RONDES,

JEUx CHANTÉS ET CHANSONS.

---

Pareillement, en l'écriture  
Si vous ne veuillez trop fier,  
Car ma lettre n'est que peinture ;  
Je ne seay octogrerier ;  
Je ne fuz oncques clerc'greffier,  
Point n'a été ma nourriture.  
Néanmoins je m'y veuil aflies ;  
Il n'a rien qui ne s'aventure.

JEHAN REGNIER,

Poète auxerrois du xv<sup>e</sup> siècle.

#### PRÉFACE.

Il n'est pas dans mon intention d'écrire l'histoire de notre pays ; vouloir et pouvoir sont deux pour une semblable tâche ; nous laisserons donc aux érudits les fastes militaires, civils et politiques de nos ancêtres, reconnaissant en toute humilité notre insuffisance en pareille matière. Mais aujourd'hui comme dans le passé, à côté des faits et du monde officiel, lesquels n'ont jamais manqué d'historiographes et de flat-

teurs, vit et tient une petite place cette partie de la population qu'on a appelée successivement, suivant les temps et les circonstances, plèbe, manants, prolétaires, le menu peuple enfin. Celui-là a rarement trouvé des chroniqueurs qui se soient occupés de ses mœurs, de ses usages, et cela se comprend ; tenu éloigné de toute participation aux affaires publiques, ses joies et ses douleurs, ses fêtes et ses jeux, tout cela se passant dans l'intimité de la famille ou du voisinage, n'était guère de nature à tenter l'historien. Eh ! qui d'ailleurs se serait intéressé à pareille baliverne ? Est-ce qu'il avait une existence, lui, le peuple ? Matérielle, oui ; intellectuelle, non. On avait toujours eu soin de maintenir pour lui la nuit de l'ignorance. N'oublions pas que son émancipation date à peine d'un demi-siècle.

Quelquefois, pourtant, cette masse populaire, malgré l'état de servile abrutissement dans lequel on la maintenait, posait son droit dans la balance des choses officielles, alors qu'accablée sous les exactions de toutes sortes, lorsque la mesure de son humiliation et de sa misère était comble, lionne irritée dans sa brutale ignorance, elle se ruait sur ses maîtres d'alors. Et suivant les temps, Bagaudes ou Jacques, Maillotins ou Croquants, Va-nu-pieds ou Camisards, qu'il s'agisse d'impôts ou de croyance, comme le simoun du désert, elle ne laissait que des ruines derrière elle ; jusqu'à ce que, revenu de sa stupeur, le monde officiel, avec la tactique du savoir et l'apparence du droit, tombant sur ces multitudes lasses de vengeances, repues de carnage, les décimât à leur tour jusqu'au dernier ; alors force restait à la loi, sinon au droit, sauf à recommencer plus tard.

Mais n'empiétons pas sur un domaine que nous nous sommes interdit ; ce que nous voulons étudier et tirer de l'oubli

autant qu'il nous sera possible, ce sont ses fêtes et ses joies du berceau à la tombe; joies aussi naïves qu'innocentes, malgré leurs formes apparentes. La tâche sera longue, difficile peut-être, nous ne nous la dissimulons pas; mais pour ce travail tout de compilation, il ne faut que de la patience et un ferme vouloir; nous nous sentons l'une et l'autre.

Aujourd'hui notre tâche se renfermera dans la recherche des chants de toutes natures, lesquels composaient la plus grande et la meilleure partie des plaisirs de nos pères, plaisirs tout-à-fait à la portée de leur intelligence et qui ne leur coûtait à se procurer qu'un peu de mémoire et d'oreille. Ainsi: *Noëls, cantiques, complaintes, rondes et jeux-chantés*, chacune de ces variétés de chant aura son tour.

Depuis quelques années, plusieurs personnes se sont occupées de rechercher ces chants du passé; nous avons entre nos mains un certain nombre de ces recueils plus ou moins étendus, nous y avons bien trouvé quelques-uns de ceux avec lesquels nos grand'mères ont bercé notre enfance, mais ils y sont ou incomplets ou travestis de manière à les rendre méconnaissables. Du reste, pouvait-il en être autrement de ces chants transmis d'âge en âge, de contrée en contrée par la tradition orale, où se retrouve toujours le même sujet, la même idée? non assurément; leur forme a dû nécessairement varier à chaque migration, aussi nous abstiendrons-nous de toutes remarques sur les variantes qui se rencontreront entre les chants de notre pays et ceux déjà réunis dans d'autres localités par quelques amateurs; on les chantait sans nul doute tels qu'ils les ont écrits, là où ils les ont trouvés; ici vous les trouverez tels que je les ai toujours entendu chanter et les ai chantés moi-même dans mon jeune âge.

Je n'ai certes pas la prétention de tirer de l'oubli tout ce

qu'ont chanté nos pères, je ne suffirais pas à la tâche, mais de conserver autant que possible tout ce qui était encore populaire, su et chanté dans les vingt-cinq premières années de ce siècle où on chantait encore; rien de plus.

Vous ne trouverez point ici la chanson politique, satirique ou égrillarde ayant eu une plus ou moins grande vogue pendant le même temps; non; des recueils particuliers dont quelques-uns sont fort complets et les œuvres de nos chansonniers en renom les renferment toutes; l'avenir de celles-ci est assuré, du reste, elles appartiennent à la France entière. Il n'en est pas de même de celles qui nous occupent, elles appartiennent presque exclusivement à l'Auxerrois; souvenirs du siècle passé, la plupart n'ont point d'auteurs connus, beaucoup sont oubliées, et celles qui restent sont bien près de l'être. Leur composition en vieux langage, leur naïveté très-décolletée par fois, choque aujourd'hui nos chastes oreilles; est-ce à dire que la moralité de nos pères valait moins que la nôtre? Non, non, tant s'en faut; nos pères riaient et n'entendaient pas autre malice au gros sel de leurs chansons, tandis que nous, qui valons moins, nous jetons les hauts eris pour un mot hasardé, une phrase un peu leste et, tranchons le mot, nous cachons notre dépravation sous des apparences de vertu. Ils étaient francs et gais, nous sommes devenus hypocrites et froids.

N'allez pourtant pas croire que nos pères ne chantaient que des trivialités ordurières, vous seriez à mille lieues de la vérité; s'il nous est arrivé de tomber sur quelques exceptions de ce genre, nous les avons retranchées de notre recueil; ces productions, le plus souvent satiriques, n'ont eu qu'une existence éphémère; le beau monde du siècle de Louis XV avait du reste donné au populaire tant d'exemples de dépra-

vation de tout genre, qu'il n'y a rien qui doive étonner d'en retrouver quelques débris dans les chants populaires encore en vogue au commencement de notre siècle.

Les chants de nos pères sont pour la plupart religieux, quelquefois satiriques, très-rarement politiques; car l'ami populaire eut été mal venu à chançonner ses maîtres d'alors.

La naïveté descriptive de la complainte et surtout des noëls, naïveté que nous retrouvons au même degré dans la ronde, ne sont plus de notre temps; le laisser-aller du vieux français va quelquefois un peu loin, mais on parlait ainsi du temps de nos pères; du reste si l'allusion est souvent peu voilée, la cause en est plutôt à notre imagination qu'à l'auteur, la langue de nos pères n'avait point encore été revue et corrigée par Messieurs de l'Académie et autres, qui nous l'ont faite ce qu'elle est aujourd'hui, polie, limée et chaste à n'effrayer point l'oreille la plus susceptible. On n'ose plus aujourd'hui lire en société, ni Rabelais, ni certaine partie des œuvres du grand Molière; nos pères ne voyaient aucun mal à cela.

Si le langage descriptif des vieilles chansons était facile, leur poétique l'était encore bien d'avantage; nos pères ont fait leurs délices de chants où l'idée est aussi pauvre que la forme, leurs poètes passaient la jambe, avec un laisser-aller et un sans façon remarquable, aussi bien à la rime qu'à la raison; ils faisaient encore très-bon marché de la mesure, le nombre de pieds du vers ne les arrêtait pas plus que l'égalité du nombre de vers au couplet; c'était au chanteur à aider et à suppléer, au besoin, aux pieds ou aux vers manquants; aussi la plupart de leurs noëls ou de leurs rondes ne sont possibles pour le chant qu'en doublant le vers dans certains cas, et en improvisant des abréviations dans d'autres, ce qui ne

s'acquiert qu'au bout d'un assez long temps d'étude pratique.

Et bien, malgré ces naïvetés, ces imperfections, leur peu de sens et de raison parfois, la monotonie des airs sur lesquels ils se chantent, malgré les mille défauts qui peuvent, à juste titre, leur être reprochés, peut-être à cause de tout cela, nous les aimons ces vieux chants de nos pères, ils ont bercé notre enfance sur les genoux de nos mères, ils ont egayé notre adolescence, lorsqu'assis autour du large foyer domestique, nous restions des heures entières suspendus aux lèvres de nos bonnes vieilles grand'mères, dont les voix chevrotantes se mariaient si bien aux airs trainants et langoureux de la complainte ou du Noël ; pauvres vieilles que nous rançonions d'une partie de leur sommeil pour avoir notre chanson, enfants terribles que nous étions.

Les jeux et les chants de l'enfance ainsi que les chansons en patois des vigneron d'Auxerre, auront aussi leur place dans mon recueil.

## PREMIÈRE PARTIE.

### NOËLS ET CANTIQUES SPIRITUELS.

#### INTRODUCTION.

Les Noëlés sont généralement des chants descriptifs des faits principaux du nouveau-testament, la naissance de Jésus-Christ, la visite des bergers à l'enfant Dieu, la présentation au temple, l'adoration des rois mages, la fuite en Egypte, etc.; tous les faits et gestes de l'homme-Dieu, créateur de la loi nouvelle, de sa naissance à sa mort, y sont passés en revue.

La plupart des Noëlés sont suivis de cantiques spirituels où l'adorateur du Christ élève son âme à Dieu, dans la contem-

plation des mystères de la foi nouvelle, y cherchant la perfection morale qui en découle.

Quelquefois, mais rarement et comme à la dérobée, il se glisse au milieu des chants religieux, une satire plus ou moins mordante sur les travers du siècle ou l'immoralité des classes élevées de la société; on est fort étonné de rencontrer pareille œuvre en semblable compagnie et surtout de la hardiesse de leurs auteurs inconnus.

Il ne paraît pas que les noëls bourguignons de Bernard de la Monnoye aient joui d'une grande faveur dans l'Auxerrois, le patois de ces deux pays étant différent; peut-être en est-ce là la cause; du reste, nous n'avons jamais entendu chanter ces noëls et nous n'en connaissons aucun exemplaire ancien dans notre pays, malgré la vogue et la popularité qu'ils auraient eues en Bourgogne. Si nous en croyons son traducteur, M. Fertiault, qui, suivant nous, pousse un peu loin l'amour de son auteur favori, peu ou point de noëls autres que ceux de la Monnoye, ont trouvé grâce sous sa plume spirituelle et mordante, mais non toujours juste, car il reproche à nos noëls français leur redite à chaque couplet, leur désinvolture cynique et niaise, leur naïveté joviale et grivoise. Eh! mon Dieu! il y a bien un peu de tout cela dans les poésies de la Monnoye; citons quelques exemples:

1<sup>re</sup> partie. — I. NOËL. — *Les Mages.*

5<sup>e</sup> Couplet.

Venus dans la Judée, ils n'eurent point de cesse,  
Montrez-nous, criaient ils, votre roi tout petit.

Hérode tout de glace  
Quand il ouït ce mot,  
Plissa dans sa culotte  
De peur.

Ici la naïveté et le cynisme ne laissent rien à désirer, vous ne trouverez rien d'équivalent dans nos noëls français pour la crudité de l'expression.

V. NOËL.

2<sup>e</sup> Couplet.

A la Nativité

Chantons je vous supplie,  
 Une vierge a porté  
 Neuf mois le fruit de vie  
 Le Saint-Esprit fit là  
 Une œuvre bien subtile.

Ce couplet, assez leste, appartient à un genre de noëls que le traducteur de la Monnoye persifle d'une façon assez piquante lorsqu'il en rencontre dans les recueils français, à cause de la redite du premier vers à chaque couplet et du nombre infini de ces derniers.

Le noël viii<sup>e</sup> de la n<sup>e</sup> partie, nous donne la preuve la moins équivoque que les habitants de la Haute-Bourgogne n'étaient ni moins joyeux viveurs, ni moins gourmands que ceux de l'Auxerrois.

Enfin de cinq recueils de noëls français, cités par lui, un seul a trouvé grâce devant sa critique.

Nous serons moins difficiles et surtout moins exclusifs; nos pères ont fait leurs délices des noëls sortis des presses Troyennes, les nombreux exemplaires que nous avons eus entre les mains, et qui appartiennent au xviii<sup>e</sup> siècle, sont l'indice le plus certain de leur popularité parmi eux, cela ne prouve peut-être pas beaucoup en faveur de leurs facultés poétiques, d'avoir donné la préférence aux noëls français; mais nous respectons trop les goûts de nos ancêtres et sommes trop bons fils pour leur en faire un crime et ne pas sauver de l'oubli ces



chants qui servirent à leurs plaisirs, si mauvais et imparfaits qu'ils soient, et comme vous, nous dirons de nos naïfs recueils :

Ne méprisez point trop une œuvre trop commune,  
Car un livre sans art peut être curieux.

Les noëls se chantaient pendant l'avant, et surtout le jour de Noël, dans chaque famille réunie autour du vaste foyer où se prélassait avec orgueil la plus grosse bûche ou souche de la provision, dite *Bûche ou coupe de Noël*, le *Pichet ou Choupignot* (4) au feu, la *crêpe* sautant dans la poêle ; nos pères attendaient ainsi et fort patiemment, je vous l'assure, l'heure de la messe de minuit, à laquelle peu de paroissiens manquaient en ces temps de croyances religieuses ; puis au retour, boudins et saucisses sur le gril ou tout autre victuaille et nouveaux pichets constituaient le repas du retour, appelé le *Réveillon*. Ces usages du passé ont à peu près disparu, du moins quant à leur forme patriarcale.

L'espace qui nous est octroyé dans le Bulletin, ne permet pas d'y insérer les quarante noëls et cantiques que nous avons recueillis. L'indication bibliographique suivante permettra aux amateurs de ce genre de poésies de les étudier dans leur ensemble.

Ces observations s'appliquent également aux six *complaintes* formant la deuxième partie de notre manuscrit, lesquelles sont encore aujourd'hui chantées dans diverses contrées de la France, ce qui nous permet de les supprimer ici sans trop de regrets.

(4) Petite cruche de terre où on mettait le vin.

## LISTE DES RECUEILS

*Où nous avons puisé les Noëlés et Cantiques ci-après réunis.*

*La grande Bible de Noëlés*, tant vieux que nouveaux, où tous les mystères de la naissance et de l'enfance de Jésus-Christ sont expliqués. — Troyes. — Garnier le jeune, imp. lib. — sans date.

*La grande Bible renouvelée ou Noëlés nouveaux*, où tous les mystères de la naissance et de l'enfance de Jésus-Christ sont expliqués. — Troyes, — V<sup>e</sup> André. — Imp. lib. — sans date.

Autre recueil portant le même titre. — Troyes. — A. P. F. André. — Imp. lib. — sans date.

Autre recueil portant le même titre. — Troyes. — J. Antoine Garnier. — Imp. lib. — sans date.

*Cantiques spirituels*, par l'abbé Pellegrin. — Paris. — Nicolas le Clerc. — Imp. lib. — 1715.

*Noëlés nouveaux*, sur les chants des Noëlés anciens et chansons spirituelles, par l'abbé Pellegrin. — Paris. — Nicolas le Clerc. — Imp. lib. — 1722.

*Cantiques spirituels*, sur divers sujets de la doctrine et de la morale chrétienne. — Paris. — Butard. — Imp. lib. 1767.

*Suit, dans le manuscrit, la transcription des Noëlés suivants, qui, ayant été imprimés ailleurs, ne doivent être indiqués ici que par leurs titres.*

1. *La venue de Jésus-Christ.*

« Monsieur, sans vous déplaire, etc., »

En vingt-cinq couplets.

2. *Le voyage.*

« Nous voici dans la ville, etc., »

En douze couplets.

3. *L'Etable.*

« Je rends grâce à mon Dieu, etc., »  
En quinze couplets.

4. *Même sujet.*

« C'est ici la grotte, etc., »  
En dix-huit couplets.

5. *Visite à la crèche.*

« Ou t'en vas-tu Dieu-donné, etc., »  
En onze couplets.

6. *Réception à la crèche.*

« Entrez, dévote compagnie, etc., »  
En quatorze couplets.

7. *L'Annonciation.*

« Chantons, je vous prie, etc., »  
En treize couplets.

8. *La naissance de Jésus-Christ.*

« Hâtez-vous voisine, etc., »  
En trente-trois couplets.

9. *Le mystère de l'Incarnation.*

« Joseph, chaste et digne époux, etc., »  
En trente-deux couplets.

10. *Le maître de la Grange.*

« Je suis le maître de la grange, etc., »  
En vingt couplets.

11. *La Circoncision.*

« Divine princesse, etc., »  
En vingt couplets.

12. *Naissance de Jésus-Christ.*

« Voici la nouvelle, etc., »  
En sept couplets.

13. *Visite à l'enfant Jésus.*

« Les bourgeois de Châtre, etc., »  
En quatorze couplets.

14. *La Conception.*

« Chantons, je vous prie, etc., »  
En seize couplets.

15. *Louange à Jésus.*

« Grâce soit rendue, etc., »  
En neuf couplets.

16. *Le mariage de Joseph.*

« Joseph est bien marié, etc., »  
En huit couplets.

17. *Glorification de la naissance de Jésus-Christ.*

« Courons à la fête, etc., »  
En neuf couplets.

18. *Le sermon de l'enfant Jésus.*

« Allons tous à la crèche, etc., »  
En neuf couplets.

19. *Les rois Mages.*

« Lorsque pour finir la guerre, etc., »  
En douze couplets.

20. *Visite de l'ange à Joseph.*

« Au milieu de tant d'alarmes, etc., »  
En six couplets.

21. *La Purification.*

« Marie, humble et soumise, etc., »  
En six couplets.

22. *L'Annonciation.*

« Il est une vierge pure, etc., »  
En onze couplets.

23. *Le voyage à Bethléem.*

« L'Empereur Auguste, etc., »  
En six couplets.

24. *Craintes d'Hérode.*

« L'objet de nos hommages, etc., »  
En onze couplets.

25. *Le Massacre des innocents.*

« Que la fureur d'un roi barbare, etc.  
En seize couplets.

26. *Visite au nouveau-né.*

« Allons sans plus attendre, etc., »  
En six couplets.

27. *Le péché originel.*

« Des mains du roi suprême, etc., »  
En seize couplets.

28. *Le Concert des anges.*

« Lorsque sous César-Auguste, etc., »  
En douze couplets.

29. *Dialogue des anges et des bergers.*

« Bergers, que l'on s'éveille, etc., »  
En dix couplets.

30. *Dialogue entre Tircis et Sylvandre sur la naissance de Jésus.*

« D'où te vient Sylvandre, etc., »  
En onze couplets.

31. *Les trois Rois.*

« Un nouvel astre reluit, etc., »  
En douze couplets.

32. *Le Massacre des innocents.*

« Que de sang coule en ces lieux, etc., »  
En treize couplets.

L'Épiphanie ou jour des Rois voyait finir la période du chant des Noël ; ce jour donnait entrée au carnaval, et le roi

de la Fève, à qui on versait force rasades, était salué de cette exclamation chantée.

Le roi boit, le roi boit,  
Quand il a bu, il n'a plus soif.

Le soir de cette fête du *gâteau des rois*, un usage assez singulier était mis en pratique ; cinq ou six jeunes filles, la tête enveloppée d'une mante ou thérèse à capuchon, de façon à être méconnaissables autant que possible, le panier neuf au bras, allaient ainsi affublées, de porte en porte, le plus ordinairement chez leurs connaissances, demander une part du gâteau, appelé la part à Dieu.

Cette demande était faite fort avant dans la soirée, au seuil de la maison, en chantant en chœur, les voix autant déguisées que les personnes, les deux couplets suivants :

LA PART A DIEU.

Bonjour dame de céan,  
Vous et votre compagnie  
Si je viens ici présent  
Ce n'est pas par gourmandie  
Mais c'est pour l'amour de Dieu,  
Donnez-nous la part à Dieu.  
Si vous ne voulez la donner,  
Ne nous faites point attendre  
Car il fait bien froid, voyez  
J'ai ma camarade qui tremble,  
Et nous tremblons bien tous deux  
Donnez-nous la part à Dieu.

Ce chant, terminé par cette humble requête : *La part à Dieu, ma bonne Dame, s'il vous plait*, l'huis toujours s'ouvrait et les chanteuses introduites étaient priées de recom-

mencer leur chant, non pour ce qu'il offrait de mélodieux, mais comme moyen de reconnaître les quêteuses à la voix. Si ce moyen était infructueux, mille agaceries étaient mises en jeux pour amener ce résultat, qu'on n'obtenait pas toujours ; il va sans dire qu'il n'était pas d'usage de chercher à soulever le capuchon de la mante.

Reconnues ou non, toujours la part du gâteau demandé était déposée dans le panier et les chanteuses se retiraient sans être autrement recherchées.

Nous avons cru devoir terminer notre série des noëls, par un mot sur cet usage qui s'en va comme les autres, et le chant qui venait en quelque sorte en clôre la durée.

## DEUXIÈME PARTIE.

### RONDES POPULAIRES.

#### INTRODUCTION.

Les rondes ont eu de tous temps une très-grande vogue à Auxerre, puisque, encore aujourd'hui et malgré le positivisme du temps, elles se maintiennent toujours ; mais leur patrie préférée a toujours été et est encore le quartier de Saint-Pierre-en-vallée, comme l'on disait au temps jadis.

La fête patronale de la paroisse réveillait et réveille encore chaque année cet usage, et pendant deux mois, un avant, un après la Saint-Pierre, danseurs et danseuses, chantant et tournant, ne font jamais défaut aux rondes ; après le souper, jusqu'à ce que le répertoire soit épuisé, les joyeux chants et les fous rires de ces sarabandes infatigables, tiennent une partie de la ville éveillée.

Est-ce à dire pour cela que la fête de la Saint-Pierre se soit

conservée complète, entière comme la fêtaient nos pères ? Non, non ! bien s'en faut ! un coup d'œil sur le passé et vous verrez ce qu'il nous en reste.

Autrefois, le feu de joie, comme pour la Saint-Jean, était une partie obligée de la fête ; tous contribuaient à son édification, et, lorsqu'assis sur une large base, sa tête atteignait la hauteur du premier étage des maisons, oh ! alors, la joie était grande ; il faisait beau voir, autour de ce magnifique brasier, tourner la ronde plus échevelée, plus rapide et plus forte encore que les autres jours ; à quelque distance, on eût dit une ronde de l'enfer, à voir toutes ces figures tournoyantes, fortement éclairées des rouges lueurs du feu, tranchant sur le fond noir de la nuit.

Cette joie de la veille avait son domicile, de toute ancienneté, au carrefour formé par la rencontre des rues de Joie et du Pont ; la peur le fit reculer d'abord au carrefour formé par la rue Chèvrerie, aujourd'hui Saint-Pèlerin prolongée, et du Pont, dont la largeur est beaucoup plus grande en cet endroit ; puis ensuite sur le milieu du pont, d'où les embarras qu'il occasionnait à la circulation le firent enfin reculer jusqu'à l'extrémité du faubourg Saint-Gervais, devant l'entrée de la gare du chemin de fer ; en même temps aussi, il s'installait au haut du faubourg Saint-Martin-lès-Saint-Julien ; mais là, il jetait sa dernière flamme, sa dernière étincelle ; peu après 1830, il disparut tout à fait. Nous sommes loin de blâmer la mesure qui le chassa de l'intérieur de la ville, bien que nous n'ayons pas entendu dire qu'il ait jamais été cause d'aucun incendie, nous constatons seulement sa disparition.

Le jour de la Saint-Pierre était une fête d'obligation pour tout paroissien ; mal advenait à celui qui ne la chômaît pas au mieux possible, suivant ses moyens, malheur à celui qui



en ce jour de gala se permettait le travail ordinaire, il tombait sous le coup de la justice fort expéditive des femmes du quartier, qui mettaient au pillage et jetaient dans la rue ouvrage et ouvrier ; c'était la Saint-Pierre, il fallait que tous fissent la fête, nulle excuse ne pouvait en dispenser, excepté la mort ; c'était l'usage.

Aujourd'hui chacun est libre, l'intérêt chasse le repos, la joie, les fêtes ! Est-ce mieux ?

Le matin de la Saint-Pierre, les têtes folles du quartier, et il n'en manquait pas, improvisaient quelque chose qui ressemblait un peu aux mascarades du carnaval. C'était tantôt une charge quelconque, installée dans la plus grande voiture ou gerbier, proménée à travers les rues de la ville ; tantôt un mariage ou une noce (comme on disait alors), où le plus grand nombre de jeunes filles et garçons, quelquefois de gens mariés, tous plus ou moins déguisés, suivant les jeunes époux largement fleuris et précédés de Monsieur le Bailly, se rendaient sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où arrivés, le dit Bailly, *le plus riche en gueule de la bande*, bien entendu, montait sur le perron et y lisait le contrat des mariés, contrat le plus désopilant qui se puisse entendre, et mariait les jeunes époux ; le tout à la plus grande joie et satisfaction du populaire et surtout *de la marmaille* du temps, qui se battait pour ramasser quelques poignées des mauvaises dragées qui leur étaient jetées par les gens de la noce. Le carnaval ne nous a pas même conservé ces usages qui faisaient essentiellement partie de son bagage de joyeuses gaudrioles.

Un usage bien autrement singulier, sans compter les dangers qu'il faisait courir à ceux qui le pratiquaient, a complètement disparu, c'est le *cassage des pots* ; certes celui-là n'est point à regretter ; voici en quoi il consistait : le lendemain de

la Saint-Pierre, plusieurs troupes de vigneron parcouraient la ville, allant de maison en maison, demandant tous les vieux pots, terrines, saloirs, etc., toutes les vieilles poteries enfin plus ou moins avariées et impropres au service, mais cependant aussi entières que possible, qui pouvaient s'y trouver ; les plus grosses étaient bien entendu les meilleures. Ces objets qu'on leur conservait avec un certain soin, leur étaient livrés aussitôt et ils les transportaient au carrefour de la rue de Joie ; là, au moyen de trous déjà faits ou pratiqués par eux, tous étaient enfilés à travers une corde assez grosse, puis cette espèce de câble avec son chapelet de poteries en ruines, était, à grands renforts de bras, mise à la hauteur du premier étage des maisons, en travers de la rue du Pont et solidement amarrée.

Le surlendemain de la Saint-Pierre, du matin au soir, c'est-à-dire tant qu'il restait un fragment de poterie pris dans la corde, chaque vigneron à son tour, les yeux bandés, armé d'une longue perche, partant d'un but éloigné d'une vingtaine de pas environ de la corde, allait à *tâtons* frapper d'un seul coup de sa gaule le chapelet de vieilles poteries ; souvent il s'égarait en route et frappait alors dans le vide, à la grande hilarité du populaire amassé en grande foule à cette occasion ; la réussite était au contraire fortement applaudie, quoique l'adroit tireur n'eût pas toujours à se louer des résultats de son adresse, car bien souvent les éclats qu'il faisait voler sous son coup de perche lui tombaient sur la tête et lui occasionnaient bon nombre de contusions, coupures et écorchures qui, à la fin du jour, lui mettaient la figure en sang. Tout joueur ayant manqué son coup, était mis hors le jeu, et celui qui abattait le dernier fragment était proclamé grand vainqueur.

Il n'y a pas de fête de vigneron sans vin ; pendant la durée de ce jeu fatigant, *les brocs* ne chômaient pas, comme bien

on le pense, aussi rien n'était plus ignoble et plus repoussant que la fin de ce singulier plaisir, où ceux des joûteurs que le hasard, l'excès du vin ou de la fatigue n'avaient pas encore mis hors de combat, étaient affreux à voir, couverts de sueur, avinés et chancelants, la figure ensanglantée, luttant encore, soutenus qu'ils étaient par les encouragements de la foule, jusqu'à ce que le combat finit faute de combattants, ce qui arrivait quelquefois, ou qu'enfin l'un d'eux eût l'honneur d'être vainqueur.

Ce jeu, assez barbare, fut remplacé pendant quelques années par un autre qui ne l'était guère moins, quoiqu'à un autre point de vue; c'était le tir à l'oie; il se pratiquait ainsi: un de ces volatiles était tout vivant attaché par les pattes, la tête en bas, au milieu d'une corde tendue en travers et à l'entrée de la rue de Joie; un vigneron, armé d'un sabre de cavalerie frais émoulu, les yeux bandés et placé à un certain nombre de pas de la victime, faisait trois tours sur lui-même et marchant au hasard, un nombre de pas égal à celui fixé, lançait son coup dans l'espace, et ainsi de suite, chaque vigneron à son tour. Ce jeu durait jusqu'à ce que la décollation de l'animal fut accomplie, ce qui pour le malheureux volatile n'arrivait qu'après de nombreuses mutilations préalables. Dans l'un et l'autre de ces jeux, le vainqueur était toujours exonéré de tous frais; c'était là son plus grand et son plus réel avantage.

Ces fêtes sanguinaires, souvenir des sauvageries barbares des temps passés, et qu'il est si difficile de faire disparaître des usages populaires, ne semblent-elles pas être la suite pâle et effacée des sacrifices humains, sanctionnés par les religions anciennes, auxquels ont succédé les jeux du cirque, puis les tournois du moyen-âge, les jeux cruels et les combats d'ani-

maux ? Espérons que les derniers vestiges de ces instincts de cruauté disparaîtront bientôt.

De tous ces jeux des fêtes du passé, il ne nous reste plus, ainsi que nous l'avons déjà dit, que les rondes. De tout temps, la principale s'installait au carrefour des rues du Puits-Bourdeau et du Pont ; c'est de là, qu'après avoir sur place épuisé son répertoire, partait comme une avalanche cette tourbillonnante *Fine-aiguille*, dont la ronde se déroulant, se tordant comme un immense serpent en convulsions, parcourait la ville comme une tempête, rentrait ensuite à son point de départ, où chacun haletant, épuisé, gagnait son gîte pour recommencer le lendemain.

Bien que la ronde populaire, à part quelques bien rares exceptions, n'ait jamais été imprimée, nous avons pu, pendant qu'il en était temps encore, sauver de l'oubli une bonne partie de son nombreux répertoire.

Il n'en est pas de même de la ronde charivarique tout-à-fait locale, cette arme, si terrible et si redoutée, dont nos pères se sont servi jusqu'à l'abus ; de celle-là, il ne nous reste presque rien, quelques titres et quelques fragments que nous ne reproduirons pas.

Le point central où s'élaboraient en quelque sorte ces sanglantes satires, était auprès de l'avant portail de l'église Saint-Pierre, sur le seuil de la maison du père B....., c'était là que la réunion principale tenait ordinairement ses assises ; certains poètes populaires y ont gagné leurs éperons ; nos grands'mères se souviennent encore, dans le quartier, des V....., des T....., des D..... et surtout de Mariotton le maréchal, l'Eugène de Pradel des *égoutis* ; celui-là, véritable successeur des rhapsodes du moyen-âge, aussitôt le fait raconté, improvisait sa chanson, air et paroles, laquelle était immédiatement

chantée devant la porte du malheureux qui en avait donné le sujet et à qui elle devait, pendant un temps plus ou moins long, rendre la vie si désagréable, surtout assaisonnée qu'elle était de cette infernale symphonie de poëlons, de chaudrons, de cloches et autres instruments discordants, dont nous nous rappelons encore la sauvage harmonie.

Le charivari a disparu comme tant d'autres choses ; il eût son Waterloo dans le courant de l'année 1833, à l'occasion de deux reprises, modèles du genre, dont le souvenir n'est point encore effacé.

Parlerons-nous des rondes anciennes au point de vue de la poésie ? A quoi bon ! avec un peu plus de laisser-aller quelquefois, tout ce que nous avons dit à propos des Noël's peut leur être appliqué ; nous nous dispenserons donc de redites qui ne sauraient être qu'ennuyeuses pour nos lecteurs.

*Suivent dans le manuscrit douze rondes qui ne seront pas reproduites ici, les unes étant trop libres dans la crudité gauloise de leur langage pour pouvoir être imprimées, et les autres devant trouver sans doute leur place dans la grande collection des chants populaires de la France, qui va être publiée sous les auspices de M. le Ministre de l'instruction publique, par le Comité de la langue et de l'histoire.*

*En voici seulement les titres :*

1. *Le Marchand de velours.*

Mon père m'a marié, etc.

En quatre couplets.

2. *La Bique.*

« Nous ayons une bique, on l'envoyait aux champs, etc. »

En neuf couplets.

3. *Le Moine blanc.*

« Il était un moine blanc, etc. »  
En dix couplets.

4. *La nonne de l'ave-maria.*

« Il était une nonne de l'ave-maria, etc. »  
En six couplets.

5. *Le Fils de l'avocat.*

« Si mon père m'y marie, etc. »  
En sept couplets.

6. *La grande Famille.*

« J'ons tant d'enfants à marier, etc. »  
En quatre couplets.

7. *Le Moine et la Laitière.*

« Il était un moine, etc. »  
En douze couplets.

8. *La jarretière de Climène.*

« Un jour j'ai vu Climène, etc. »  
En quatre couplets.

9. *Le galant Cordonnier.*

« L'autre jour, j'ai tant dansé, etc. »  
En huit couplets.

10. *La bergère Annette.*

« L'autre jour, je m'y promène, etc. »  
En neuf couplets.

11. *Les gens qui sont jeunes.*

« Tous gens qui sont jeunes, etc. »  
En neuf couplets.

12. *Fine aiguille.*

« La plus jolie à mon gré, etc. »  
Un seul couplet.

## TROISIÈME PARTIE.

RONDES ENFANTINES. — JEUX-CHANTÉS. — POMMÉS.

## INTRODUCTION.

A vous maintenant, plaisirs et chants de mon enfance ; vous, dont, malgré les traverses et les difficultés de la vie, j'ai gardé un si vif et si doux souvenir ! Essayons en votre faveur d'arrêter s'il est possible les efforts impitoyables du temps, ce grand destructeur qui, dans sa marche incessante et rapide, jette en aveugle au gouffre de l'oubli les grandes et les petites choses de ce bas monde. Pour nous, fervent adepte du culte des souvenirs, vous datez d'hier, refrains charmants dont rien dans notre mémoire ne saurait altérer la fraîcheur ; et les notes joyeuses et limpides qu'insoucieux enfants nous jetions au vent du soir en marquant la mesure de la ronde tournoyante, vibrent encore à l'oreille charmée de notre cœur.

Au moment de fixer les traits fugitifs de ces rians et naïfs plaisirs, notre première, notre moins décevante passion, une mélancolique pensée saisit notre âme. Où sont-ils maintenant ceux-là dont les mains s'enlaçaient aux nôtres ; ces douces et gracieuses compagnes, ces joyeux camarades, à qui souriait le long avenir ? Hélas ! ce refrain de la ballade allemande vient de lui-même gémir en mon cœur attristé.... « Les morts vont vite. »

Redisons au moins une fois encore les chants naïfs qui charmèrent nos premières années, et puissent ces notes éphémères, dédaignées, oubliées, tomber un jour par hasard sous les yeux d'un de mes petits-fils. Sans doute il sourira d'abord au mince labeur de ce vieux grand-père, si soigneux des débris

du passé ; d'ici il me semble même le voir haussant légèrement l'épaule, car au train dont vont les choses du siècle, où les projets les plus vastes se mûrissent et s'exécutent si rapidement, où tout se perfectionne si vite, l'enfance aura peut-être disparu en ce temps-là, et avec elle toute trace des jeux qui ont fait notre bonheur. Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'en refermant le manuscrit de l'aïeul, le petit-fils a poussé un soupir ! Et cependant, à nous autres enfants du peuple, le théâtre de nos jeux, c'était la rue, la place publique ; sous les rayons brûlants du soleil d'été, nos pas cadencés soulevaient un nuage de poussière, et maintes fois, les raffales neigeuses de l'hiver ne ralentirent point notre juvénile ardeur. Libres de toute entrave et de ces exigences de tenue qui rendent aujourd'hui ces plaisirs impossibles à l'enfance, tous se rencontraient, se mêlaient à tous les instants du jour. Et de là des relations qui se généralisaient entre la plupart des enfants de notre bonne vieille cité, dont, au dire des paisibles bourgeois, nous réveillions trop souvent les échos. Ces relations, établies par le hasard, ne se dénouaient pas toujours en même temps que les mains qui conduisaient la ronde ; cimentées par de mutuelles sympathies, elles se continuaient dans un âge plus avancé, et bien des affections qui durent encore n'ont pas eu d'autre point de départ.

Aux yeux de l'observateur, ces bandes se composaient d'éléments bien divers, mais pour nous, heureux et confiants, nous ne connaissions aucune distinction ni de castes (celles-là n'étaient déjà plus qu'un souvenir), ni même de fortune ; que nous importait à nous qui voulions seulement du mouvement, de la joie ! Nous marchions tous en quelque sorte sous la bannière d'un même sentiment de fraternité, qu'à l'occasion nul d'entre nous n'invoquait en vain



Favorisée par ces exercices en plein air, notre enfance se développait vigoureuse, leste, forte, hardie, et, à défaut de ce vernis du monde que, vinssent les circonstances, nous étions toujours aptes à recevoir, nous acquérions au contact de cette vie commune une précoce et utile expérience qui a valu à plus d'un de nous, de traverser avec succès les difficultés qui marquent le début du jeune homme pauvre, dont l'âme, énergiquement trempée, s'est marqué un but auquel l'intelligence et le vouloir conduisent presque toujours.

Mais aujourd'hui, à quelque classe qu'il appartienne, l'enfant connaît-il la rue où le plus souvent il ne circule qu'accompagné ? A peine a-t-il essayé ses premiers pas que les écoles l'attendent. Aussi, dès sa plus tendre enfance, est-il soumis au système régimentaire, si nous pouvons nous exprimer ainsi ; objet ou plutôt victime de la vanité maternelle, devant laquelle trop souvent plie et s'annihile la volonté du père, il faut qu'à tout prix l'enfant devienne un modèle de tenue et d'intelligence, un phénix enfin, et, pour satisfaire au barbare et impitoyable orgueil maternel, qu'importe que son visage soit pâle et amaigri, et son corps de mièvre encolure, pourvu que la mère puisse glorieusement présenter son prodige.

Pauvres plantes de serre chaude, sous cette température artificielle, vous produisez souvent les fruits de la maturité, alors que vous touchez encore à l'enfance ; mais ces fruits hâtifs sont souvent sans saveur, la plante qui les produit s'étiole, et bientôt languissante et flétrie, meurt sans avoir pu respirer un seul jour l'air pur et vivifiant où se développent librement des plantes plus vulgaires, mais qui rempliront leur destinée selon les vues de la nature.

Dieu veuille que ces réflexions, un peu chagrines peut-être,

qui maintes fois se sont présentées sous notre plume et toujours d'une manière plus impérieuse, n'aient pas leur raison d'être, nous le souhaitons du meilleur de notre cœur, car la jeunesse est une de nos grandes affections, et nous la voudrions forte, alerte et joyeuse, mais hélas, en est-il ainsi ? ne la voyons-nous pas aujourd'hui lasse, apathique, blâcée avant l'âge. Elle fume et s'ennuie. Si au moins nous avions en compensation un plus grand nombre de ces sujets d'élite qui savent si vite et si bien prendre leur place au soleil de l'intelligence. Le doute vient nous ôter le courage de traiter cette question. On semble avoir oublié que l'homme ne vit pas seulement de pain et d'intelligence, mais qu'il lui faut encore le mouvement. Espérons que le jour est proche où, reprenant au passé tout ce qu'il eut de salutaires influences sur la santé et la vigueur des races, on fera marcher de pair le développement physique de l'homme avec son éducation intellectuelle.

Alors, l'espèce humaine, régénérée, aura trouvé l'homme intelligent et fort, fils du progrès incessant, tâche et but de l'humanité.

Terminons cette digression qui nous a mené peut-être trop loin de notre sujet ; nous serons sobre de descriptions sur la manière dont se jouent la plupart des jeux-chantés ; un ouvrage spécial et fort étendu donnera aux personnes que cela pourrait intéresser tous les renseignements possibles sur cette matière ; cet ouvrage de Madame Celuart a pour titre : *Manuel complet des jeux de société, renfermant tous les jeux qui conviennent aux jeunes gens des deux sexes*, et fait partie des manuels de la collection Roret.

Suivent dans le manuscrit dix rondes, savoir :

1. *Le bouquet de ma mie.*

« J'ai perdu ce soir ici, etc. »

2. *Le jeu du Pape.*

« Le pape est dans son fautouil, etc. »

3. *La bonne aventure enfantine.*

« Je suis un petit poupon, etc. »

4. *Mon petit Auguste.*

« C'est mon petit Auguste, etc. »

5. *Madame du Choux.*

« Traîne balai, madame du Choux, etc. »

6. *Dodo poupinot.*7. *Pisse-au-tit sans paille.*8. *Un oignon à bon marché.*9. *J'ai des pommes à vendre.*10. *Pompon d'or à la révérence.*

## QUATRIÈME PARTIE.

## CHANSONS EN PATOIS DES VIGNERONS D'AUXERRE.

Gabriel Brottier, à qui on attribue les trois premières chansons qui vont suivre, est né à Auxerre le 15 novembre 1785. Son père, perruquier-barbier, habitait une vieille maison de bois aujourd'hui encore existante et faisant l'angle des rues Joubert et Bureteau (1).

Brottier ne suivit pas la profession paternelle, il devint

(1) Cette maison du xvi<sup>e</sup> siècle porte sur son poteau cornier deux écussons armoriés ; l'un, sur la rue Bureteau, est l'écusson professionnel, le plat à barbe, le peigne, les ciseaux et la lancette. Si le rasoir existait sur cet écusson, il est devenu fruste et ne se voit plus. L'autre, sur la rue Joubert, porte trois croissants enlacés, accostés de deux H.

tailleur d'habits et, après une existence assez tourmentée, il quitta Auxerre, se fixa à Paris, où il devint suisse de l'église Saint-Roch. Il mourut, remplissant encore ces fonctions, en 1837.

Comme presque tous les hommes de sa profession et de son époque, avec peu d'instruction, Brottier avait l'esprit caustique, narquois et frondeur. Sa répartie était vive ; il était de la race enfin à laquelle s'appliquait le vieux proverbe auxerrois.

Enfant d'Auxerre,  
Nourri de vin,  
Apre à la gueule,  
Léger de la main.

L'Auxerrois a toujours été satirique et persifleur. Dans aucun temps il n'a laissé passer une occasion, si petite qu'elle fût, de bâtir un couplet, quelquefois spirituel, toujours mordant et incisif comme une scène de charivari. Et cette arme favorite, nos pères ne l'ont déposée qu'en cédant à la force et en protestant de temps à autre par des réminiscences clandestines. C'est avec cette arme toujours cruelle qu'ils flagellaient les vices, les ridicules ou les vaniteuses prétentions qui surgissaient au milieu d'eux. Notre collection de documents historiques sur le département de l'Yonne fournit à ce sujet des preuves nombreuses et irrécusables.

La cause qui a amené Brottier à composer ses chansons, tient à une habitude bien chère encore au cœur de l'Auxerrois. Celui-ci est éminemment belliqueux, il aime le tambour, la trompette ; il court avec empressement à la rencontre des régiments qui arrivent ; le lendemain, avec non moins d'empressement, au premier coup de baguette, il quittera prestement son lit pour conduire jusqu'au-delà du faubourg cette musique militaire qu'il aime tant.

Vers la fin de l'année 1815, le 6<sup>e</sup> lanciers, alors le dernier de l'arme, était attendu à Auxerre, pour de là se rendre à Carcassonne où il devait être dissout. Il y avait foule sur le pont malgré une pluie battante ; le régiment était en retard et l'impatience grandissait parmi les curieux ; à cet instant débouchait sur le pont et rentrait en ville un fort détachement de vigneron chassés de leurs travaux par la pluie. Comme d'habitude, les manches des pelles et des pioches dépassaient d'une partie de leur longueur le bord supérieur des hottes. Tiens, dit un farceur (peut-être Brottier qui se trouvait là) voilà les lanciers qui arrivent ! — Quels lanciers ? — C'est pas l'sixième, non, mais c'est le septième de la lance. — Ce sont les lanciers-*peullons*.

Le lendemain de ce colloque, la première chanson de Brottier, *le septième de la lance*, passait de mains en mains et était chantée par toute la ville ; les deux autres suivirent de près.

Les vigneron chansonnés, piqués au vif, s'ameutèrent contre les chanteurs, de nombreux conflits surgirent, et il y eut échange de coups de poings. L'opposition, appuyée sur la force brutale, amena du reste, comme toujours, un résultat opposé à celui qu'elle cherchait. Elle voulait tuer la chanson et la chanson sortit si vivace de la lutte, qu'aujourd'hui, après plus de quarante années, elle n'est point encore tout-à-fait oubliée.

Nous ne possédons pas, tant s'en faut, les œuvres poétiques complètes de Brottier ; certain couplet à l'adresse de M. le comte de Goyon, préfet de l'Yonne en 1816 ou 1817, nous apprend que sa verve satirique s'adressait aussi en haut lieu.

Brottier était Bonapartiste par le cœur, et fort mauvais garde national sous le régime de la restauration, aussi avait-il souvent maille à partir avec le conseil de discipline ; il

poussa même le mauvais vouloir et la rébellion si loin, que la gendarmerie fut requise d'appréhender au corps le récalcitrant et de le conduire en prison. Il soutint un siège dans sa maison et ne céda qu'à la force.

Brottier était père de famille et peu heureux ; une supplique fut adressée à M. le Préfet à l'effet d'obtenir son élargissement, mais le scandale qu'il avait occasionné et le mauvais exemple qu'il avait donné lui firent refuser sa grâce, et c'est à l'occasion de ce refus qu'il fit ce couplet :

Certain marquis, loin du canon,  
 Dès le berceau, dans sa mollesse  
 Va, confiant à l'édreton  
 Tous les titres de sa noblesse.  
 Pour ce saltimbanque du jour,  
 Je lui décerne la girole (1)  
 Pour son maître et lui, tour-à-tour  
 Tout ça s'écrit avec d' la crôle (2).<sup>e</sup> } *bis.*

Brottier quitta Auxerre après sa sortie de prison.

Les chansons de Brottier et celles de ses imitateurs qui les suivent ont-elles quelque mérite littéraire ? Peu, sans doute ; on ne trouve pas d'idée suivie dans la composition, c'est tout simplement une suite de couplets à bâtons rompus, sur les faits et gestes des vigneron ; couplets dont le style est presque toujours trivial, mais non pourtant dénué de verve gauloise et d'entrain satirique.

Toutefois ces chansons, à un autre point de vue, ont un mérite incontestable. Ce sont les œuvres les plus considérables et les plus authentiques écrites en patois d'Auxerre, et c'est à

(1) Espèce de champignon.

(2) Crale.

ce titre seulement qu'elles nous ont intéressé, qu'elles se recommandent à l'attention et qu'elles peuvent justifier les nombreuses recherches que nous avons faites pour en rassembler les lambeaux épars.

Pour juger du reste ces écrits, sous le rapport de la décence du style, il faut, déposant ses propres impressions, s'associer par la pensée à la vie simple, grossière et isolée des anciens vigneronns d'Auxerre, et l'on arrivera de la sorte à les trouver, comme ceux des peuples primitifs, plus naïfs qu'obscènes.

Cette liberté de langage est restée avec le patois à la porte des écoles primaires où s'est formée la génération actuelle. Les vigneronns d'Auxerre, pauvres prolétaires travaillant autrefois exclusivement pour autrui, avaient quelque chose de la condition servile ; ils formaient une classe tenue à une grande distance par la bourgeoisie, qui l'employait à son service ; ils ne communiquaient avec elle que pour recevoir des ordres et un salaire ; ils jalousaient son aisance, son instruction, son éducation ; ils en médisaient comme on médit d'un maître et s'enivraient en buvant son vin. Aujourd'hui que la voix du vigneron compte au scrutin, qu'il a reçu dans sa famille l'éducation morale que déjà sa mère a trouvée aux leçons d'une digne institutrice ; qu'il reçoit à l'école primaire de son quartier une simple mais solide instruction ; aujourd'hui qu'il peut, par un travail opiniâtre et une économie bien entendue, acheter les terres des bourgeois à quelque prix qu'ils veulent les vendre, qu'il cultive pour lui-même et voit ses sueurs fructifier à son profit, le vigneron est devenu plus sobre et plus réservé dans son langage ; il parle presque français, embellit sa demeure et, comme le riche laboureur des campagnes, de ses enfants, trop souvent peut-être, il fait des bourgeois.

L'auteur inconnu de la quatrième chanson de notre recueil

s'est inspiré du genre de Brottier ; il passe d'un sujet à un autre sans transition, sans ménagement, et cependant, au milieu de ses pensées décousues, il y a de la verve, du pittoresque, de l'esprit, même du style. On sent partout des habitudes littéraires cachées sous la *houette du peullon*. L'alternance des rimes masculines et féminines est régulièrement observée ; il n'y a dans le vers ni hiatus ni consonnances désagréables, ni rien qui offense le rythme musical. La rime, à une seule près que des versions successives ont pu altérer, est toujours suffisante et souvent riche. Le dernier couplet enfin rappelle la manière de Béranger et en est une imitation plus travestie qu'indigne.

Brottier eut plus d'imitateur dont les noms ne nous sont point parvenus ; les cinquième, sixième et septième chansons sont l'œuvre de quelques-uns d'entre eux ; ceux-là connaissaient le genre, ils l'ont suivi d'inspiration et sans se donner beaucoup de peine.

Enfin, au mois de mai 1822, la fameuse acrobate Madame Saqui, dont tout le monde a entendu parler, donnait ses représentations dans la salle de spectacle d'Auxerre, représentations qui, si nous en croyons la chanson, étaient plus suivies en ce temps-là qu'elles ne le seraient aujourd'hui, lorsque le 18, vers quatre heures du soir, un orage terrible éclata sur Auxerre et nombre de communes voisines ; les vignes furent ravagées par la grêle, de telle manière qu'il ne resta plus aucun espoir de récolte.

Je ne sais quel illuminé, il y en a partout et toujours, d'ailleurs Auxerre était en pleine mission, insinua dans l'esprit de quelques vigneron que la grêle qui venait de détruire leur récolte était une vengeance divine qu'ils ne devaient attribuer qu'au séjour toléré et fêté dans la ville par des impies,



d'une fille de l'Enfer, d'une sorcière, de Madame Saqui, enfin.

La dévote insinuation jetée en pâture au frénétique désespoir des vigneron, porta si bien son fruit que, dès le même soir, la salle de spectacle fut envahie par eux, la représentation interrompue et l'artiste dut fuir sans délai pour se soustraire aux brutalités stupides dont elle aurait été la victime.

C'est ce fait qui donna lieu à la dernière chanson en patois que nous transcrivons ici. L'auteur inconnu, bien qu'il se soit fait une règle de n'employer aucune rime féminine, avait l'habitude de manier le vers et d'en tirer parfaitement parti au profit de son sujet. Cette chanson, intitulée *un vigneron aux Auxerrois*, a eu les honneurs de l'impression ; nous en possédons un exemplaire dans notre collection.

Toutes les chansons en patois des vigneron d'Auxerre, transcrites ici, ont été par nous accompagnées de notes explicatives du texte, toutes les fois que cela nous a paru nécessaire.

---

#### LE SEPTIÈME DE LA LANCE.

Air : de la Tyrolienne.

Dès l' matin quand j' prends moun houte (1),  
 Avant le soleil levé  
 Tout en tortillant (2) ma croûte (3)  
 Pour m'en aller débîner (4),  
 Les bourgeois sont ben (5) tranquilles  
 Quand j' cougnons (6) cheu (7) Mâcounais (8)

---

(1) Ma hotte. — (2) Manger. — (3) Morceau de pain. — (4) Façon de de la vigne. — (5) Bien. — (6) Frapper. — (7) Chez. — (8) Débitant de boisson de la rue du Temple.

Et quand j'ons bu nout' (1) rouquille (2)  
Je n' soumes pu si pinaguets (3).

Y disont tous pa' c'te ville  
Que j'soumes tertous des lanciers,  
Qui n' m'échauffint pas la bille  
Ces nom d'un gueu d'arceillers (4),  
Y disont qu'ceux du septième  
De ces lanciers poulounais (5)  
Quand y vidont un huitième (6),  
Y' n' sont pas si maladrails (6 bis).

Le septième de la lance,  
Quand il veut il est bon là  
Pou' s' pigner (7) dans la danse,  
Y s'en r'tire à la papa  
Pou' Quénette (8) et Marie-Jeanne,  
Y s' f'rint couper en mouciaux (9)  
Ceux qui n' v'ont (10) pas qu'on les tâtne (11),  
Qui prenint (12) garde à leux piaux.

Le dimanche quand j' me soûle (13).  
A m'en fai (14) crever l' betri (15),  
Dans la rue quand j' me roule  
C'est mon lit que j' m'en vasqu'ri (16),  
J'avons l' feu dans la fersure (17)  
J' déjournons (18) le lendemain  
Et pis, s'il vient de la trempure (19),  
J'ons toujours le verre en main.

---

(1) Notre. — (2) Goutte d'eau de vie. — (3) Engourdi, bête.  
— (4) Maladroit qui gâte tout. — (5) Polonais. — (6) Huitième  
de muid. — (6 bis) Maladroit. — (7) Battre. — (8) Etiennette.  
— (9) Morceau. — (10) Ne veulent. — (11) Frapper, battre. —  
(12) Qu'ils prennent. — (13) Je m'enivre. — (14) Faire. — (15) Le  
ventre. — (16) Chercher. — (17) Estomac. — (18) Quitter son travail  
avant la fin de la journée. — (19) Pluie.

J'aimons ben la rau-couverte (4)  
 D'où qu' rigoule (2) la voie-des-yeaux (3),  
 Moi et pis (4) mon Jacques-alerte (5),  
 J'soumes la d'dans coume en baquiau (6)  
 Je n' faisons pas trop d'élouque (7)  
 De peu de nous dégauchi (8),  
 Et quand j' faisons flc et flouc,  
 J' nous trouvons sus l' dégorgi (9).

Quand j' couche avec ma quertienne (10),  
 D' me l' ver (11), je n'suis pas si quiet (12)  
 A la cloche de Saint-Equenne (13)  
 J' faisons ben itout (14) l' sourgiot (15),  
 Malt' Pougy (16), avec sa cloche  
 Soûnne (17) à s'en casser les bras  
 Moi itout, j' fais mes bamboches  
 Dans mon lit entre deux draps.

Quand j'avons fait la pèlée (18),  
 L' matin pou (19) pas tant pîmer (20),  
 Pou coumencer (21) la journée,  
 J' nous font fai (22) à déjeuner (23)  
 C' n'est pas d' soupe économique (24)  
 Que s' régalont les saciots (25),  
 Y n' faut pas blaguer (26) nout' (27) clique (28)  
 D'acause que j'ons des sabiots (29).

(4) Rale couverte. — (2) Coule. — (3) La voie des eaux. —  
 (4) Puis. — (5) Nom ordinaire du petit chien alerte qui garde la  
 hotte du vigneron. — (6) Bateau. — (7) Secousse. — (8) Jeter dehors.  
 — (9) Terrain relevé au bord des treilles de vigne. — (10) Ma femme.  
 — (11) Lever. — (12) Bête. — (13) Etienne. — (14) Aussi. — (15) Le  
 sourd. — (16) Sonneur de la cathédrale. — (17) Sonne. — (18) Termi-  
 nation des travaux. — (19) Pour. — (20) Pâmer, étouffer. — (21) Com-  
 mencer. — (22) Faire. — (23) Déjeuner. — (24) Economique. —  
 (25) Espèce de serpe, au figuré, les dents du vigneron. — (26) Plai-  
 sauter. — (27) Notre. — (28) Gaste. — (29) Sabots.

Quand j'nous en r'venons des vignes  
 Ben crottés et ben mouillés,  
 Je rentrons dans nous cassines (1)  
 Va (2) l' feu pou nous fai (3) chécher (4),  
 On nous épourte (5) d' la viande  
 Pou mâcher (6) avec nout' pain,  
 Et cheux (7) Quenette, j'allons descendre  
 Pou channer (8) un bon coup de vin.

En entrant cheux nout' Quenette  
 J'aperçois un aut' (9) lancier,  
 Pas moins (10) que j'dis à la brunette  
 Faudrais pas nous fai' aller (11),  
 Mais la s.... nom d' gueu d' g...  
 Alle (12) me répond aussitôt  
 Pas moins faudrait changer d' place,  
 Car j'avons un aut' saciot (13).

#### LES LANCIERS-PEULLONS.

Air de vaudeville.

Pas-moins, c'est l'gargari (1)  
 Qu'est l' russiau (2) du betri (3)  
 J'avons fait du bon vin,  
 Faut tertous (4) qu' j'en buvins (5)

---

(1) — Maison. — (2) Près du feu. — (3) Faire. — (4) Sécher. — (5) Apporte. — (6) Manger. — (7) Chez. — (8) Boire. — (9) Autre vigneron, amoureux. — (10) Locution précédant assez volontiers toutes les phrases du langage des vignerons à titre d'avertissement ou de réserve; dans le langage ordinaire, dame, enfin, mais, employés au même titre, rendraient assez bien le sens de cette locution. — (11) Faire aller, se moquer. — (12) Elle. — (13) Pour amant.

(1) Gosier. — (2) Ruisseau. — (3) Ventre. — (4) Tous. — (5) Boivent

Les sabots (1), les saciots (2),  
 Se r'posont (3) quand j' buvons (4),  
 Faraud (5) qui voit l'hoûte en déroûte (6)  
 Puis les yens (7), les tis-fiens (8)  
 Les mayets (9), les tinets (10)  
 Ardego, sont dego (11).

Quand j'allons cheu Tacquouard (12)  
 C'est pou mâcher (13) des têtards (14),  
 \*L'estoumac d'un lancier  
 Se r'counait au gigier  
 J' nous soûlons (15), j' dégueulons (16)  
 Les berdous (17) roulent partout  
 Pour Tomiotte (18) qu'on dépioitte (19),  
 Les pus (20) forts n'ont pas tort,  
 C'est Berçu (21) qu'est battu  
 A tout bois (22) su' l' charquoï.

Pou fai couler l' trop-bu (23),  
 J'allons danser l' chahu (24)  
 Les gamines (25) se sauvont  
 Et les couasses (26) r'gardont,  
 Cheu Benard (27), chicandard (28),  
 Epoiiti (29) et farci (30)

---

(1) Sabots. — (2) Petite serpe. — (3) Reponses. — (4) Nous buvons.  
 — (5) Petit chien. — (6) Hotte. — (7) Liens, osier. — (8) Mar-  
 teau de bois. — (9) Longs bâtons ronds servant à porter la tine. —  
 (10) Sont égaux et au repos. — (11) Aubergiste d'Auxerre. —  
 (12) Manger. — (13) Petits poissons. — (14) S'enivrer. — (15) Vomir.  
 — (16) Coups de poings. — (17) Surnom de vigneron. — (18) Assom-  
 mer, dépouiller. — (19) Plus. — (20) Nom d'un vigneron. — (21) A  
 tour de bras. — (22) derrière la tête. — (23) Consommation de  
 boisson en excès qui se payait à la régie. — (24) Danse éche-  
 velée du temps. — (25) Petites-filles. — (26) Vieilles femmes. —  
 (27) Aubergiste, rue Saint-Pélerin. — (28) Hupé, estimé des vignerons.  
 — (29) Viande aplatie. — (30) Viande farcie.

A Camace (1), on demande des limaces (2)  
 Aux caqueux (3), j' fons la queu  
 Pis tout d' bon, j'arrivons  
 Cheu Violet (4) l' pinaguet.

Quand j' tournons des crèpiaux (5)  
 Compagnons du lignot (6)  
 J' te les fons croustiller (7)  
 C'est pou les fai challer (8)  
 Tas d' faignants, d' dégoutants,  
 N' touchez pas l'estoumac  
 D' nous pentoises (9) et d' nous catamoises (10)  
 Ou sinon, pour tout de bon,  
 Les lanciers, harceillers (11)  
 Vous veurdrint (12) sur l' tetin (13).

Quand j'entendons la cloche  
 G'nia (14) pus moyen d' fai (15) schloffé (15 bis)  
 De te lever Queni (16)  
 Faut en prendre le coupi (17)  
 J' rounons (18) un caron (19)  
 Dans l' sachot (20) j' met l' chantiau (21),  
 La grolotte (22) remplie d' panse-aux-m' lottes (23)  
 Les saclots, les enloupiots (24),  
 Les mitons (25), j' les f...ons  
 Tertous dans l' tomberiau (26).

---

(1) Fille de Benard, ayant un nez camard. — (2) Escargots. — (3) Imbéciles. — (4) Limonadier rue Joubert. — (5) Crêpes, espèce de galette faite dans la poêle. — (6) Cordonnier. — (7) Rôtir. — (8) Dessécher, altérer. — (9) Femmes. — (10) Filles. — (11) Haragnieux, querelleur. — (12) Tomberaient, se jeteraient. — (13) Sur la tête. — (14) Il n'y a. — (15) De faire. — (15 bis) Dormir. — (16) Pour Etienne. — (17) Le parti, la résolution. — (18) Rogner, rompre. — (19) Morceau de croûte de pain. — (20) Petit sac. — (21) Forte partie d'un pain. — (22) Petite terrine. — (23) Produits de la triperie. — (24) Espèce de guêtre. — (24) Mitaine sans doigts avec une languette couvrant le dessus de la main. — (26) Hotte.

Tout le monde counait Maya,  
 La fillotte (1) au pé (2) Pouillat  
 Quoiqu'on m'épeule (3) Bois-gelé,  
 J'en ai l' cœur tout renflé (4),  
 Le tic-tac (5) qui fait tac (6)  
 C'est l'heure du bonheux,  
 Je bloque (7), quand je joue à la ploque  
 Va tout d' go (8), suis ton pot (9)  
 Point d' tricheux (10) j' met hors deux  
 Quand j' pisson (11), j' finissons.  
 Quand j' vons à la viarge de l'eau (12)  
 J' parlons d' passer l' baquiau (13),  
 Tes nom d' gueu d' marigniers (14)  
 V'lont (15) nous fai embarquer  
 La Crapule (16) et Frison (17),  
 Queuderougue (18) et Magon (19),  
 Mait' (20) Latrelle, qui chouchoute (21) à l'oreille  
 Pousse tout hors (22), marche crains rien  
 Car c'est des nom d' gueu d'chiens  
 Va ! qui nous paieront ben (23).  
 En érivant (24) sus l' pré,  
 J' parlons tertous (25) d' danser,  
 Ces mâcheux d'violouneux  
 Gueulont (26) en avant deux  
 Chassez, balancez,  
 Et de tous les coûtés (27),

---

(1) Petite-fille. — (2) Père. — (3) M'appelle. — (4) Gonflé, glorieux.  
 — (5) Le cœur. — (6) Qui bat. — (7) Mettre tout dans le pot en  
 jouant. — (8) Vas tout droit. — (9) Suis ton chemin. — (10) Tri-  
 cher, tricheur, tromper au jeu. — (11) Se disait au jeu de carte pour  
 passer, je passe, je finis. — (12) La vierge de l'eau, fête patronale  
 d'Auxerre en ce temps-là. — (13) Bateau. — (14) Mariniers. —  
 (15) Veulent. — (16-17-18) Surnom de mariniers. — (19) Maitre. —  
 (20) Nom de marinier. — (21) Chuchotter. — (22) Pousse le bateau  
 au large. — (23) Bien. — (24) Arrivant. — (25) Tous. — (26) Crier. —  
 (27) Côtés.

La queu du chat, la chaine anglaise,  
 Mais ton nom d' gueu d' Simon (1)  
 Qu'est soul coume un couchon,  
 Nous laisse tertous en affrout.

—

## ORIGINE DU SEPTIÈME DE LA LANCE.

Air : de Fanfan la Tulipe.

On dit qu'à la prise d'Auxerre  
 A ti-à taille (2), à coup d'tis fiens (3),  
 Nous grands pés (4) ont pris l' grand-Caire (5)  
 Et que j'soumes tertous Egyptiens.

En avant tous les va d' la gueule (6),  
 On est mieux farci qu'époiti (7),  
     Ouvrez-vous l' sifflet (8),  
     Pou la soupe au lait  
     Pou nous je r'niflons (9)  
     La miette (10) et l'ougnon (11)  
 Il est nuit, c'est Pougy (12) qui vou' épeule (13),  
 En avant tous les va d' la gueule,  
 On est mieux farci qu'époiti.

On dit qu' c'est l' câr Saint-Antoine  
 Qu'est l' noyau d' nout' régiment,  
 Si j' soumes pas si gras qu' des moines,  
 J'ons d' meilleurs tempéraments.  
 En avant, etc.

(1) Joueur de violon.

(2) A tour de bras, tappant partout. — (3) Tire-fumier. — (4) Pères.  
 — (5) Grand-cars. — (6) Gourmands, hargneux. — (7) rempli qu'a-  
 plati. — (8) Le gosier. — (9) Sentir. — (10) Le pain. — (11) La frieas-  
 sée, le mets du souper. — (12) Sonneur de l'angélus indiquant la fin  
 de la journée du vigneron. — (13) Appelle.



Pour la r'monte de la lance,  
 J'avons les quartiers du Pont  
 Pas très-ben (1) pus (2) bas qu' la panse (3),  
 On r' counais là l'étalon.  
 En avant, etc.

J'entendons chanter les fouines,  
 Du côté (4) du trou-Poinchy,  
 En faisant rôti (5) des couines (6)  
 Avec du bois d'errachis (7).  
 En avant, etc.

Trois dardennes (8) de panse aux m'lottes (9)  
 Ont régalé ma Louchon  
 Quand j' mangeons dans nouf' (10) grolotte (11),  
 Je n' pensons pu (12) au bourgeon (13).  
 En avant, etc.

#### LES VENDANGES.

Air : Noté n° 5.

J'ons peursuré (1) tous ces pinots d' Coulanges  
 Et j'en avions du gigiet (2) au betris (3)  
 Nous estoumacs étaient dans les vendanges,  
 Sauf vout' (4) respect, tous pleins coume des gouris (5)  
 J'chantions tertous (6) coume en r'venant d' Pontoise  
 Les gargaris (7) sont faits pou évaler (8),

---

(1) Bien. — (2) Plus. — (3) Ventre. — (4) Côté. — (5) Rôtis. —  
 — (6) Couennes de porcs. — (7) Bois d'une vigne arrachée. —  
 (8) Ancienne pièce de deux liards. — (9) Produit vendu par la  
 triperie. — (10) Notre. — (11) Petite terrine. — (12) Plus. —  
 (13) Au figuré, la vigne.

(1) Presuré — (2) Estomac. — (3) Ventre. — (4) Votre. — (5) Porc.  
 — (6) Tous. — (7) Gosier. — (8) Avaler.

Et puis j' dîsons sous les yeux d' nous peutoises (1),  
J' soumes pas si quiots (2) que d' nouslaisser challer (3) *bis*.

A l'Arquobuse (4) on a vu des gendarmes,  
Se fai (5) harner (6) par nous lanciers-peullons,  
De nous fumelles (7) y bizouint les charmes  
Et s' coulinint jusque dans l' pofoulon  
Et v'là-ti-pas qu' tous ces berlus (8) d' la ville  
Par var (9) cheux (10) nous, vouriont (11) nous éraller (12),  
J'ons (13) pas tertous le cul dans une subille (14),  
J' soumes pas si quiots que d' nous laisser challer (*bis*).

Quand le bon gueu (15), avec sou' égumelle (16)  
Voulut greffer les coûtes (17) au pé (18) d' Caïn,  
Vas pas qui dit, quand t'auras ta fumelle (19),  
Ecalouner (20) les pomes (21) de nout' (22) jardin.  
Tout en prougniant (23) coumesî j' fesins (24) des foussets (25)  
Tes chirusiens (26), j' les frins (27) ben (28) détaler' (29)  
Et pis (30) l' traigneau (31) en charillera (32) ben (33) d'autres  
J' soumes pas si quiots que d' nous laisser challer (*bis*).

De ce bon vin, qu'aiguignonne (34) la paresse  
Et d' la figure nous rougit le tétin (35),  
Dans ces chaquiaux (36) ou qu' y' nia (37) très-ben (38) d' la  
[graisse (39).  
Je n' parlons pas du poil qu'est dans la main (40)

(1) Nos femmes. — (2) bêtes. — (3) Laisser mourir de soif. —  
(4) L'Arquebuse, jardin public où on dansait autrefois. — (5) Faire.  
— (6) Batre. — (7) Femmes. — (8) Jeunes gens en lunettes. —  
(9) Vers. — (10) Chez. — (11) Voudrions. — (12) Batre. — (13) Nous  
n'avons. — (14) Sebille. — (15) Bon Dieu. — (16) Son couteau. —  
(17) Côtes. — (18) Père. — (19) Femme. — (20) Abattre à coups de  
pierre. — (21) Pomes. — (22) Notre. — (23) Provigner, façon de  
vigne. — (24) Nous faisons. — (25) Fosses. — (26) Chirurgicalien. — (27)  
Ferions. — (28) Bien. — (29) Courir, se sauver. — (30) Puits —  
(31) Tombereau, voiture, corbillard. — (32) Conduira, emportera. —  
(33) Bien. — (34) Qu'aiguillonne\* — (35) Le nez. — (36) Chateaux.  
— (37) Il y a. — (38) Beaucoup. — (39) Fortune, bonheur. —  
(40) Avoir un poil dans la main, être paresseux, bon à rien.

Un vrai peullon (1), l' matin avant l'aurore,  
 Sous la rouquille (2), on le voit défler  
 Vers les finages ou j' pourrons dire encore,  
 J' soumes pas si quiots que d' nous laisser challer (*bis*).  
 Ces pour (3) de gueu (4), pimint (5) εous la pipie (6)  
 Bacchus disait, pas moins faut d' la santé  
 Quand j'entendrons les fluquiots (7) d' la patrie,  
 Battons-nous ben, mais pou la liberté  
 Et j'infuserons (8) pa (9) l' pipiot (10) des futailles (11),  
 A seule fin (12) de nous mieux régaler  
 Tous les lauriers chapoutés (13) aux batailles,  
 J' soumes pas si quiots que d' nous laisser challer (*bis*).

## MISÈRES DES VIGNERONS.

Air : Noté n° 1.

Grand-gueu (1) qu'eu (2) métié d' galère (3)  
 Que d'êt' (4) vigneron,  
 Toujours à galer (5) la terre,  
 Dans tout' les saisons  
 J'aurions d' l'argent pleïn une toune (6)  
 Et pis (7) qu'un baron,  
 Qu'on n' dirait pas c'est un houme (8),  
 Mais un vigneron,  
 C'est un vigneron.  
 Dès l' matin j' prenons nout' (9) hoûte (10)  
 Et tous nous houquiots (11),

---

(1) Vigneron. — (2) Goutte d'eau-de-vie. — (3) Pauvre. — (4) Enfants malheureux. — (5) Se pâmaient. — (6) La soif. — (7) Fusils, canons. — (8) Introduirons. — (9) Par. — (10) Le goulot, bondon. — (11) Des feuilletes, tonneaux. — (12) Afin de. — (13) Coupés, enlevées.

(1) Grand Dieu. — (2) Quel. — (3) Métier, pénible, fatigant. — (4) D'être. — (5) Gratter, piocher. — (6) Tonne, tonneau. — (7) Plus. — (8) Homme. — (9) Notre. — (10) Hotte. — (11) Outils.

Nous saciots (1) et nous enloupes (2)  
 Et nous grouis (3) sabiots (4),  
 Et pis j'allons boi (5) la goutte  
 A peine pou six yards  
 Ça nous fait casser une croûte,  
 Et ça chasse le brouillard,  
 Ça chasse le brouillard.  
 A midi chacun épourte (6)  
 Une brassée (7) d' courtiaux (8),  
 J' fons du feu entre deux mouttes (9),  
 Et pis (10) j'ons ben (11) chaud  
 J'entêmons (12) la politique  
 Qu' y' nia (13) pas d'avocats  
 Ni d'notaire qui vous explique (14),  
 Mieux les lois d' l'état,  
 Mieux les lois d' l'état.  
 Le soir quand j' rentrons des vignes,  
 Qui n'est pas trou (15) tard,  
 J'apercevons sus (16) la ville  
 Un épais brouillard,  
 C'est les cheminées d' nous cambuses (17)  
 Qui sont enflammées  
 Nous cambusières (18) qui s'émusent  
 A fai (19) nout' (20) soupé,  
 A fai nout' soupé.  
 Dieu quel soupé délectable,  
 D' la boune (21) soupe aux pois,  
 Des pumes (22) de terre sus (23) la table  
 J' nous lichons (24) les doigts,

---

(1) Petite serpe. — (2) Espèce de grande guêtre de toile. —  
 (3) Gros. — (4) Sabots. — (5) Boire. — (6) Apporta. — (7) Brassée. —  
 (8) Paiseaux usés. — (9) Mottes. — (10) Puis. — (11) Rien. —  
 (12) Nous entamons. — (13) Qu'il n'y a. — (14) Explique. — (15) Trop.  
 — (16) Sur. — (17) Maisons. — (18) Femmes. — (19) Faire. — (20) Notre.  
 — (21) Bonne. — (22) Pommes. — (23) Sur. — (24) Léchons.

Du picton (1) dans une grand' cruche  
 Et qu'est ben (2) bouchée,  
 Des paissiaux (3) en guise de bûche,  
 Pou (4) nous réchauffer,  
 Pou nous réchauffer.

## LA SEMAINE DU VIGNERON.

Air : Noté n° 5.

Le lundi j' buvons (1) la goutte  
 Pou' aller sombrer (2)  
 J' partons, qu'on y voit pas goutte (3)  
 Faut tout d' même marcher,  
 L' bourgeois qu'à (4) pas grand' (5) conscience  
 Qui nous voit challer (6),  
 Quand j'arrosons nout' (7) pitance (8),  
 Ça l' fait ben réchigner (9) (bis).  
 L' mardi j' vons pourter (10) d'la terre,  
 J'avons des pourteurs (11),  
 L' bourgeois qu'aime à prendre l'air  
 N'est pas paresseux,  
 Pour donner du fil à r'tordre (12)  
 Il s'est planté là,  
 A rester sans en démordre,  
 Jusqu'au soir coume ça. (bis).  
 L' mercredi, c'est autre chose,  
 J'allons fai' des prouins (13)  
 Noui' bourgeois avec sa blade (14)

---

(1) Du vin. — (2) Bien. — (3) Pisseaux. — (4) Pour.

(1) Nous buvons. — (2) Façon de la vigne. — (3) Qu'il fait à peine jour. — (4) Qui n'a. — (5) Pas sensible, pas généreux. — (7) Avoir grand soif. — (7) Notre. — (8) Victuaille. — (9) Faire la grimace. — (10) Porter. — (11) Porteurs. — (12) Pour surveiller, faire beaucoup travailler. — (13) Pro vins, façon de la vigne. — (14) Blouse.

Tout aussitôt vient,  
 Y veut nous montrer à tordre  
 Tous nous brins d' sarmant,  
 Allez donc vous y fai (1) mordre,  
 Par var (2) ces savants. (bis).

Le jeudi qué' (3) mauvaise chance,  
 J'allions pou roueller (4)  
 L' bourgeois était là d'avance,  
 Grand-gueu qué pied-d' nez,  
 Y dit qu' la terre n'est pas dure,  
 Qu'avant faut pieucher (5)  
 J' disons, j' craignons la pâture (6),  
 Chacun son méquier (7). (bis).

Le vendredi c'est tout coume (8),  
 J'allons pou planter  
 J'étais (9) une douzaine d'houmes (10),  
 Ça d'vait ben aller  
 L' bourgeois épourte (11) la bouteille  
 Qu'était ben bouchée,  
 Y' avait d'dans deux litres à peine,  
 Y' a pas d' quoi s' souler. (bis).

L' sam'di (12) pou fini (13) la s'maine,  
 J'allons pou biner (14)  
 La bourgeoise, à perdre haleine,  
 Vient nous y trouver,  
 Je n' veux pas du tout qu' l'on bine,  
 Quand ça murit ben

(1) Au figuré, allez donc attraper, en faire accroire. — (2) Par var, Auprès de. — (3) Quelle. — (4) Façon de la vigne. — (5) Piocher. — (6) Crainte de mettre à l'air les jeunes racines, appelées pâture. — (7) Métier. — (8) Comme. — (9) Nous étions. — (10) D'hommes. — (11) Apporte. — (12) Le samedi. — (13) Finir. — (14) Façon de la vigne.

C'est une choûse (1) qu'on s' imagine,  
 Pou manger (2) l' raisin, (bis.)  
 L' dimanche quand j'allons au bal,  
 Pou r'garder danser,  
 J'entendons dire, viens j' régale (3),  
 Et j' soume (4) mis d' coûté (5),  
 J'avons ben l' nez long d'une aune,  
 Car à chaque instant,  
 Y nous trait' (6) tertous (7) d' pieds-jaunes (8),  
 Dieu qu' c'est-y vexant. (bis.)

## MAITRE QUENNI.

Air : Noté n° 2.

Chantons tertous pou aujourd'hui  
 Les aventures de mait' (1) Quenni, } bis.  
 Faut que j' vous dise et tout (2) en qu'eu (3) manière,  
 li a fait pour parler à sa particulière.  
 Quand j'étais (4) p'tits (5), qu' j'allains (6) au fien (7) } bis.  
 il avait ben une gueule de chien (8),  
 Il a brulé son peullon (9) et sou' (10) n' houtte,  
 Disant, mon pé (11) ma mé (12), j'allons (13) suiv' (14) un' aut' route.  
 As-c' t'eux (15) que j' soumes (16) pu (17) un gamin (18) } bis.  
 Nous itou (19), j' voulons fai des proins

(1) Choso. — (2) Empêcher la vigne de prendre du fruit. — (3) Je paye à boire. — (4) Nous sommes. — (5) De côté, à l'écart. — (6) Traite — (7) Tous. — (8) Gens qui travaillent la terre.

(1) Maître. — (2) Au vrai. — (3) De quelle. — (4) Nous étions. — (5) Petit. — (6) Que nous allions. — (7) Ramasser du fumier dans les rues, sur les routes. — (8) Bavard, parlant effrontément. — (9) Sa pelle. — (10) Et sa hotte. — (11) Père. — (12) Mère. — (13) Je vais. — (14) Suivre. — (15) A présent. — (16) Je ne suis. — (17) Plus. — (18) Un enfant. — (19) Aussi.

J' voulons biner (1), pui fai les rouellages (2),  
 Tailler (3) et sombrer (4), j' crois ben que j' soumes en âge.

A-c' t'eux qu' ça (5) salt bon son méquié (6) } bis.  
 L' cadet nous parle de s' marier,

Cette (7) là qui (8) veut, il la counait (9) d'évance (10),  
 Et coume (11) un bastringueux (12), il l'a vue à la danse.

L'aut' (13) jour j'étais (14) cheu (15) Savoisy (16), } bis.  
 J' buvions du vin pas trou (17) choisi

V'la qu'un teuteux (18) vient me r'garder en face,  
 J'li (19) dis t'es (20) pashonteux, y m'épeule (21) enfant d'g....

Moi j' li répond quoi (22) qu' ça t' f...t (23) donc { bis.  
 J' te ferai voir que j' suis bon garçon,

Puis les coups d' poings roulaint (34) à ti-à-tail (25),  
 Et j' disqu' c'est du bon coin (26), qui s' faisaint mâcher d' l'ail (27).

. . . . . } bis.  
 . . . . .

. . . . .  
 . . . . .

#### UN VIGNERON AUX AUXERROIS.

Air : *Vivent les amours qui toujours.*

Oui, ben sûr, c'est madam' Saqui,

Qui

Est cause que j'ons

Vu couper nos bourgeons ;

---

(1-2-3-4) Façons de la vigne. — (5) Qu'il. — (6) Métier. — (7) Celle.  
 — (8) Qu'il. — (9) Connait. — (10) D'avance. — (11) Comme. —  
 (12) Un coureur de bals. — (13) L'autre. — (14) Nous étions. —  
 (15) Chez. — (16) Cabaretier à Auxerre. — (17) Trop. — (18) Un insolent.  
 — (19) Je lui. — (20) Tu n'es. — (21) M'appelle — (22) Qu'est-ce-que.  
 — (23) Te fait. — (24) Tomberaient. — (26) Partout. —  
 (26) Comme il faut. — (27) Qu'ils se tapaient sur la figure.



Si j' la tenions (1),  
 Malgré tous ses appas,  
 Quoiqu'y disoient (2),  
 J'y ferions sauter l' pas (3).

Faut qu'all' (4) soit sorcière vraiment  
 Pour sauter sur c' le cord' si lestement ;  
 Mais bisquant (5) d' n'avoir eu qu' queuqu' sous (6),  
 All' aura j'té z'un mauvais sort sur nous.

Oui, ben sûr, etc.

Où c' qu'est (7) l' temps où, su' l' moind' soupçon (8);  
 On vcus brulait coume un joli garçon,  
 Pour l' coup all' s' rait (9) sûre de griller  
 Commedéfunt l' pauvre *Urbain Grandier*.

Oui, ben sûr, etc.

Au lieu d'envoyer leur argent  
 Pour les malad's du séminair' d'Agen,  
 Nos bourgeois l' donn't à ces gens-là,  
 Sur qui tout l' monde devrait crier, ho là.

Oui, ben sûr, etc.

Ben loin d' fai appeler les missions,  
 Et de d'mander de saint's absolutions,  
 L'hiver vous avez des acteurs  
 Et dans l' printemps, vous fait's v'ni des sauteurs.

Oui, ben sûr, etc.

Mais qu'ils ne r'vienn't pas, Auxerrois,  
 Où, comme sous l' règn' de nos anciens bons rois,  
 Aux Fontaines, j' f'rions auto-da-fé,  
 Et j' vous les routirons coum' du café.

Oui, ben sûr, etc.

(1) Tenions. — (2) Disent. — (3) L'étrangler, la tuer. — (4) Qu'elle. —  
 (5) Enrageant. — (6) Quelques sous. — (7) Où donc est le temps. —  
 (8) Sur le moindre soupçon. — (9) Elle serait sûre.

Nous v'là dans le temps des rogations,  
Bons Bourguignons, jédnons, surtout prions ;  
Ne souffrons plus qu' des baladins,  
Viennent méchamment nous couper nous raisins.

Oui, ben sûr, c'est madam' Saqui,

Qui

Est cause que j'ons  
Vu couper nos bourgeons,  
Si j' la tenions,  
Malgré tous ses appas,  
Quoi qu'ils disions,  
J'y ferions sauter l' pas.

E. LORIN,

Architecte.

---

N<sup>o</sup> 1

## MISÈRES DES VIGNERONS.

Andante

1<sup>er</sup> Couplet.

Grand-guen queu mè-tier d'ga - lè - re que d'èt  
vi - gne - ron toujours à ga - ler la ter - re dans tout' les sai -  
sons j'aurois d'argent plein une ton - ne et pis qu'un ba - ron qu'on n'dit  
jamais c'est un hou-me mais un vi-gne-ron c'est un vi-gne-ron

Detailed description: The musical score is written on a single staff in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 2/4 time signature. The tempo is marked 'Andante'. The lyrics are written below the notes, with hyphens indicating syllables across notes. The piece consists of four lines of music.

N<sup>o</sup> 2

## MAIT' QUENNI.

1<sup>er</sup> Couplet.

Chautons teurtous pou aujourd' - lui les a - ven -  
tur de maît Quen - ni faut que j'vous dise et tout ex queu ma -  
nière il a fait pour par - ler à sa par - ti - cu - liè -  
re

Detailed description: The musical score is written on a single staff in treble clef with a key signature of two flats (Bb, Eb) and a 3/8 time signature. The lyrics are written below the notes, with hyphens indicating syllables across notes. The piece consists of three lines of music.

re

